FRC 1,414 d

1. 4.

Case FRC 15581

DISCOURS
D'UN MEMBRE
DE
L'ASSEMBLÉE NATIONALE
A SES CO-DÉPUTÉS.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVIS DE L'AUTEUR.

Des circonstances impérieuses ont empêché l'Auteur de ce discours de le prononcer devant l'Assemblée; mais il a cru qu'il se devoit à lui-même de le rendre public.

DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A SES CO-DÉPUTÉS

MESSIEURS,

EST-CE pour le ſalut ou la ruine de la France que nous nous ſommes réunis? Si c'eſt pour la ſauver, il faut convenir que tout nous reſte à faire, et que nous avons nous-même rendu la tâche plus difficile. Si c'eſt pour la perdre, j'avouerai avec la même franchiſe que nous touchons à la conſommation de l'œuvre, et que jamais commiſſion ne fût plus complettement remplie. C'eſt vraiment un abîme ſans fond, que celui où nous avons jetté le Royaume; c'eſt un cahos inexplicable, que ſon état préſent; & je défie toute la ſageſſe & toute la prudence humaine de le ramener de long-temps au point

où nous l'avons trouvé en ouvrant cette séance. Tout est fait, le mal ira de lui-même & très-rapidement ; nous pouvons nous retirer et aller recueillir auprès de nos commettans le doux fruit de nos travaux.

Quittons le ton ironique ; aussi-bien n'ai-je pris la parole que pour l'acquit de ma conscience, en avouant mon crime & en détestant ses suites. Puisse mon repentir me faire mériter ma grace de la part de mes concitoyens, dont je dois craindre une punition exemplaire & instructive pour tous les Députés qui me succéderont ! Je ne suis cependant coupable que de foiblesse, de crainte, & peut-être aussi de condescendance pour le Souverain. Je voyois ses jours menacés, & j'avoue que j'ai mieux aimé céder à la nécessité, que de l'exposer à la brutalité d'une faction pour laquelle il n'y avoit rien de sacré. J'abandonnai le privilége de mon ordre ; & malgré moi, depuis cette époque, j'ai concouru à tous les malheureux événemens qui l'ont suivie.

Comme le crime nous est commun, j'ai cru que vous pourriez partager mes remords, & que vous me pardonneriez de surprendre, pour

quelques momens, la rapidité du mouvement qui nous entraîne, pour nous donner le loisir de jetter un coup d'œil sur le point d'où nous sommes partis, sur les monceaux de ruines qui marque la route immense que nous avons parcourue, & les funestes suites que nous devons attendre de notre course désastreuse. Prenez patience, vous, MM. qui guidez notre marche, je ne serai pas long; d'ailleurs, vous êtes trop habiles pour ne pas regagner bientôt ce moment perdu. Je renferme tout ce que j'ai à dire sous ces trois questions.

1°. Que devions-nous faire? 2°. Qu'avons-nous fait? 3°. Que devons-nous attendre?

Vous accordez, MM., l'honneur de l'impression aux discours qui vous intéressent, je le réclame pour celui-ci, non à cause de son éloquence, mais à cause de son utilité pour nos commettans. Il ne leur est parvenu jusqu'à ce jour que des rapports, ou infideles, ou faits avec art, pour les induire en erreur; je garantis celui-ci vrai, sincere & digne de toute confiance. C'est la conscience la plus droite qui dirige ma plume & le desir le plus pur du bien public qui me dictera les faits que je vais tracer.

1°. *Que devions-nous faire ?*

C'EST avant de ſe mettre en chemin qu'il faut ſe demander où l'on veut aller. Si nous nous ſommes faits cette queſtion en nous raſſemblant, il y a quelques mois, il paroît que la réponſe n'a pas été la même pour tous. Nous avions un but commun, une voie tracée. Les uns ont cru qu'ils n'avoient qu'à la ſuivre avec fermeté & perſévérance, ça été le petit nombre; les autres ſe ſont donné un autre terme & ont cru pouvoir, à leur gré, prendre la route qui leur paroîtroit la plus sûre pour arriver, ça été le grand nombre, & il a prévalu. Tout ce qu'exigeoit le bien de l'Etat, la réforme des abus, les établiſſemens utiles à faire, étoient prévus, déſignés dans nos mandats & dans les cahiers de nos Bailliages. Eh! comment auroit-on omis quelque moyen eſſentiel de régénérer l'Etat ? Le Roi s'en étoit occupé dans ce Conſeil qui le détermina à rendre à la Nation l'exercice ſuſpendu de tous ſes antiques droits; ſa vigilance attentive avoit marqué ce qu'elle croyoit de plus propre à la félicité publique; elle exhortoit les

Bailliages à difcuter, à approfondir, à étendre les objets qui leur paroîtroient en avoir besoin, les affurant de la plus entière correfpondance de fa part à tous leurs projets utiles. Nos cahiers furent dreffés en conféquence avec cette franche & noble loyauté qu'infpiroit le cœur généreux du Prince.

Le Prince & le Peuple ont rempli leur tâche ; ils ont paru dignes l'un de l'autre ; mais nous, MM., nous fommes-nous acquittés du devoir qui nous fut impofé ? Suivons-en les objets & rapprochons la volonté de nos Commettans & nos difpofitions.

La partie des Finances avoit néceffité l'Affemblée. Sa détreffe exigeoit un prompt fecours ; mais combien les offres généreufes de la Nobleffe & du Clergé facilitoient une répartition plus égale, qui devoit foulager le peuple & augmenter le tréfor ! Combien nous étoit-il facile de conftituer en droit national ce qui ne paroiffoit qu'une conceffion généreufe & arbitraire ! Voilà le vœu de nos cahiers ; celui de l'Affemblée a été d'abaiffer, de ruiner, d'anéantir la Nobleffe elle-même & de dépouiller le Clergé. Il a fallu les rendre odieux au peuple, & pour

cela, on les lui a montrés comme ennemis du bien commun, s'oppofant à tous les projets qui pouvoient le favorifer, & embarraffant par leurs intrigues fourdes la marche de l'Affemblée. Vous avez vu les incendies & les ravages qui ont été la fuite de ces calomnies & qui vous ont effrayés vous-mêmes. Je vais plus loin : on a eu l'infidieufe adreffe de perfuader au peuple que les exécuteurs de ces tragédies fanglantes étoient foudoyés par ceux qui étoient les victimes de leur fcélérateffe ; & la fureur du peuple en eft devenue plus violente. Avancé-je rien qui ne vous foit connu ?

L'examen des Finances entraîne celui de leur adminiftration ; elle étoit très-défectueufe, & l'énorme *déficit*, malgré l'augmentation immenfe du revenu, fembloit annoncer une déprédation criminelle. Nous étions envoyés pour la conftater, en empêcher de nouvelle à l'avenir & établir un ordre qui proportionnât l'étendue de l'impôt aux vrais befoins, qui en diftribuât la charge avec mefure & fageffe, & qui fît d'une perception plus fimple une nouvelle fource de richeffe. Le Roi venoit au fecours en offrant de joindre aux réformes déjà faites, celle que

la Nation croiroit encore néceſſaire. Mais nous voulions rendre l'adminiſtration odieuſe & la pourſuivre comme criminelle ; elle tenoit au Gouvernement, & l'on vouloit établir une forme nouvelle. Ceux qui n'ont pas connu le projet ont été ſurpris de voir l'Aſſemblée ſe refuſer aux propoſitions du Miniſtre même qu'elle avoit réclamé comme le *palladium* de la France, contrarier ſes opérations & les mutiler pour les rendre infructueuſes. Il faut, une fois pour toutes, leur donner le ſecret. L'Aſſemblée ne s'eſt jamais départie du but de s'emparer de l'autorité ſouveraine & de ſe perpétuer dans ſa conquête. Elle a redemandé les Miniſtres qu'on avoit éloignés, parce qu'en les ramenant, elle faiſoit un acte de ſouveraineté ; elle a barré les projets du Miniſtre pour lui montrer ce qu'elle pouvoit à ſon égard. Les affaires publiques en ſouffroient ; mais eſt-il de ſacrifice trop cher pour l'idole qu'on adore !

Les vœux de nos Commettans ſe bornoient à des moyens ſages, exempts de violence, à l'abri des ſecouſſes bruſques qui amenent toujours la confuſion & le déſordre. Il nous falloit chercher avec prudence les ſoulagemens qu'on

pouvoit accorder fur le champ au peuple, défigner avec ordre ceux qu'il pouvoit efpérer pour l'avenir ; le placer ainsi au lever de l'aurore, & lui montrer de loin le jour brillant qui lui étoit affuré, s'il fecondoit les vues de fes Mandataires. La lumiere fe fût accrue avec la jouiffance, & la jufte confiance des Provinces les eût préparées aux facrifices de quelques intérêts particuliers pour en augmenter le bien de tous. Mais c'étoit la confufion & le défordre dont nos chefs avoient befoin ; ils ne pouvoient les obtenir qu'en ouvrant la porte à la licence. C'eft le motif de nos décrets précipités dans cette nuit fameufe du 4 Août, de la joie que l'on fit éclater dans l'Affemblée, & dont les cris fe font répétés par nos ordres dans tout le Royaume. Mais vous favez auffi de combien de maux ils furent le fignal.

L'abus de l'autorité avoit gêné la liberté civile & de l'influence des richeffes ou le crédit des rangs & des dignités ne laiffoit fouvent de force à la loi que contre les prévarications du pauvre. Le mal d'un pouvoir arbitraire étoit reconnu, & nos cahiers en indiquoient le remède. Mais une réforme, faite avec modération, & d'un

commun accord, ne convenoit pas à nos chefs; le peuple n'auroit pas cru qu'il ne lui pouvoit venir du bien que par notre influence; nous lui avons aidé à conquérir la liberté pour en augmenter le prix à ses yeux; nos plaintes portées au trône ont enchaîné la force des troupes qu'on avoit cru nécessaires pour le salut de Paris, & cependant les Parisiens travailloient à les corrompre.

Les brigants dèsoloient cette vaste cité; à quels excès ne se portèrent-ils pas? Nous avons applaudi aux attentats de leurs chefs, & nous les avons honorés comme des héros. Eh quels chefs!... Nous avons loué la fureur qui versoit le sang pour célébrer le triomphe de la licence, & les assassins ont trouvé des approbateurs parmi nous.

La correction du Code judiciaire, les imperfections & les abus des formes, l'étendue des ressorts de judicature & les bornes du travail des Magistrats devoient faire l'objet de nos délibérations. Mais un soin plus important attiroit notre attention. Les Magistrats jouissoient de la faveur publique, & l'usage qu'ils en avoient fait plusieurs fois pour résister au Gouvernement,

rendoit cette arme dangereufe dans leurs mains; leur enlever la confiance publique pour nous en revêtir, les rendre méprisables pour élever notre crédit fur leurs ruines, voila à quoi nous avons travaillé avec un succès incroyable, puifque nous fommes devenus les organes de toute juftice, comme la fource de tout pouvoir. Il est vrai que la ceffation de leur exercice a introduit le désordre civil; mais qu'importe? La Magiftrature étoit anéantie, & c'eft ce que nous prétendions.

C'eft ainfi que nos cahiers alloient toujours au bien public par les voies les plus fages & les plus modérées, fuffent-elles lentes; mais nous avons tendu vers nos intérêts perfonnels avec une violence qu'aucune confidération ne pouvoit fufpendre. Témoin ces propofitions hardies à l'égard des biens eccléfiaftiques, ces projets d'envahir cette propriété, les rufes & les intrigues où nous nous fommes abaiffés pour furprendre, intimider les membres de cet ordre, & les amener de force à nous offrir eux-mêmes la ceffion de leur patrimoine. Témoin ces longs & ennuyeux débats pour une conftitution qu'on ne nous demandoit point. Il nous falloit des réglemens utiles, invariables pour la ftabilité & l'ordre de

nos aſſemblées, des bornes déterminées pour éviter la confuſion des pouvoirs & l'uſurpation des droits, reconnoître les droits du trône, corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans l'exercice de l'autorité, accepter la liberté qui nous étoit rendue, & en fonder la durée. Mais que nos projets étoient bien différens! Que nous étions loin de cette ſoumiſſion légitime qui allie le reſpect envers le Monarque avec le maintien d'un Etat politique déjà fondé! Il nous falloit un autre ordre de choſes, une domination d'une eſpece toute nouvelle; pour le dire, en un mot, nous ne tendions à rien moins qu'à dépouiller le Monarque de ſon autorité pour en revêtir l'Aſſemblée, à le réduire à la qualité de premier citoyen de l'Etat, de chef de la Magiſtrature, pour nous arroger le droit de faire les loix, d'aſſigner les rangs & de citer à notre tribunal ſuprême, la nation aſſervie à notre puiſſance. Ce que nous deſirions, nous l'avons exécuté.

On aura peine à le croire, quand on lira le réſultat de nos délibérations; & la ſageſſe humaine chercheroit vainement dans ſes reſſources les moyens d'opérer une pareille révolution.

Auſſi, n'eſt-ce pas elle qui a préſidé à nos conſeils, & qui en a dirigé les opérations. Il n'y avoit que la violence, que l'inſurrection générale, que les proſcriptions les plus ſanguinaires, qui puſſent nous mener au terme de nos projets. Il a fallu tenir le glaive ſuſpendu ſur la tête même du monarque, confondre notre cauſe avec la cauſe publique, & perſuader à toute la nation qu'elle n'avoit de moyen de liberté que dans notre zèle & dans nos décrets. Il a fallu exciter cette inſurrection qui arme toutes les municipalités & force au ſilence & à la ſoumiſſion tout ennemi de nos deſſeins ambitieux. Telle a été, messieurs, l'adreſſe de nos chefs, avant d'oſer manifeſter la grande *mutation* qu'ils entreprenoient, Mais aussi, comme ils l'ont hardiment propoſée lorſque toute réſiſtance a paru vaine! L'un a voulu que le Roi ne connût les loix que pour veiller à leur exécution; nous devions les lui dicter. L'autre a propoſé un Sénat qui devînt le principe d'un nouvel ordre ſubſtitué à l'antique Nobleſſe qu'on éloignoit du trône. Celui-ci a prétendu que l'Aſſemblée devoit être permanente, & que les Membres ne devoient être remplacés que par portions; celui

là vouloit rendre les places de Sénateurs héréditaires, ou au moins immuables pendant la vie du titulaire.

On s'imagine bien que les titres, les honneurs, les privilèges de ce nouvel ordre auroient paru légitimes dans cette circonstance, quoique nous les eussions abolis & jugés inconstitutionnels chez la noblesse qui nous avoit précédé. Encore une fois, la postérité aura peine à croire que ces projets aient pu germer dans nos esprits, que la France ait pu voir des députés s'éloigner ainsi de leur devoir, & que cette nation généreuse ait permis un tel avilissement du trône & d'elle-même.

Qu'il y a donc loin de ce que nous devions faire à ce que nous projettions ! Que nos mandataires, qui voyoient le bien & la prospérité du royaume dans l'exécution de leurs demandes, se sont trompés en croyant nous y attacher par nos sermens ! Ils ne connoissoient pas nos ressources, & la subtilité des nouveaux principes de conscience. Il ne nous a fallu que quelques heures pour déclarer & faire croire qu'aucun serment ne pouvoit nous asservir à notre parole, qu'on n'avoit pas pu l'exiger, & que nous avions

pu le faire dans le deſſein de nous mocquer de la crédulité de ceux qui l'exigeoient. S'il s'eſt trouvé dans l'assemblée des membres ſcrupuleux ou puſillanimes, la crainte, le ridicule, la proſcription, les ont bientôt forcés au ſilence ou à la fuite. Eh, qui auroit pu réſiſter à cet aſcendant qui a forcé le monarque à s'abandonner à notre diſcrétion, & à ſanctionner, dans Paris même, le déſordre que nous avions ſecrettement excité. Dans trois jours le prince s'eſt vu détrôné, & nous ſommes devenus les arbitres de la ſouveraineté; nos émiſſaires, devant leſquels marchoit la terreur & les alarmes, ont armé le royaume, la nobleſſe a vu ſes châteaux incendiés, & a tremblé pour ſa vie; le peuple entier s'eſt fait gloire de recevoir nos ordres & d'en être le miniſtre. Nous avons vu tous les glaives levés, les yeux fixés ſur nous pour attendre le ſignal, & exécuter froidement les vengeances les moins dues. Notre volonté rend tout légitime. Voilà ce que nous projettions; voyons comment nous l'avons exécuté.

2°. *Qu'avons-nous fait ?*

Si je ne voulois parler que de l'exécution de nos projets, j'aurois tout dit en expoſant le

contraeſt

contraste de notre volonté avec celle de nos commettans. Tout s'est exécuté au gré de nos desirs ; mais quelque bouleversement que nous ayons causé, le plus funeste est celui dont on s'occupe le moins. C'est sans doute un grand mal politique que d'avoir avili le trône, rendu méprisable la volonté, la personne même du Souverain, calomnié ses intentions; enfin, de l'avoir forcé à laisser impunis les outrages les plus sensibles.

C'est un grand mal que d'avoir débauché l'armée, révolté tous les citoyens, anéanti tous les pouvoirs, de nous être déclarés les fauteurs de tous ces désordres, en recevant l'appel des accusés à notre tribunal, en suspendant l'action de toutes les justices, en réduisant enfin tout-à-coup la France à être en même tems sans loi, sans gouvernement, sans crédit & sans considération.

Quoique vous en ayiez été effrayés vous-mêmes, & que les ames intrépides de nos chefs aient tremblé à l'aspect de tous leurs succès réunis dans un seul tableau ; néanmoins, MM., ce ne sont encore là que des secousses dont un Etat peut se relever, lorsqu'on n'a pas perverti l'esprit de la Nation & qu'on a

laiſſé dans les cœurs un germe de ce feu ſacré qui l'avoit animé & qui peut ſeul la régénérer. Or, voilà le plus grand des maux qui ſe ſoient faits ; c'eſt le coup le plus mortel pour un Etat politique, & nous l'avons porté à la France. L'eſprit national eſt anéanti ; nous avons commis cet attentat, non par un de ces accidens malheureux, où l'on eſt quelquefois pouſſé par un concours imprévu de circonſtances ; mais nous l'avons voulu, & nous en avons froidement combiné les moyens. Ma main tremble & ſe refuſe à dévoiler ce plan de déſolation concerté dans la profondeur d'une malice diabolique, ſuivi & exécuté par les voies les plus baſſes & les plus violentes.

Qui l'a formé ce plan? Le premier moteur en eſt caché dans les ténebres du myſtere ; mais nous en connoiſſons beaucoup d'agents ; & s'il eſt vrai, comme on le débite, que les perturbateurs arrêtés dans pluſieurs villes, jettent quelques rayons de lumiere dans ce cahos de ſcélérateſſe, nons pourrions remonter au monſtre qui l'a enfanté. Ah ! du moins, que les ennemis de tout bien ne ſoient pas aſſez puiſſans pour intercepter cette foible lueur ! Puiſſe ce ſouhait me faire pardonner tous mes torts !

Nous ne ſommes pas & nous ne ſerons plus ces François dont le commerce faiſoit les délices des peuples qui nous recherchoient, dont les mœurs douces & faciles ne prenoient que des teintes légeres des objets ſur leſquels l'eſprit ſe repoſoit, dont l'amour naturel du Prince & le deſir de lui plaire avoit formé le caractere & décidé l'opinion ſur la gloire; dont les principes tranſmis avec le ſang formoient cette tradition de point d'honneur & d'eſtime de ſoi-même, qui faiſoit l'ame de notre vie & répondoit de la loyauté & de la franchiſe de tous nos procédés. La philoſophie avoit déjà travaillé notre caractere; l'admiration inconſidérée pour un peuple rival avoit converti ſes excès & ſes vices en vertus, & excité une funeſte émulation parmi nous, lorſque notre mauvais deſtin a mis dans des cœurs ambitieux le projet de changer notre gouvernement.

La mauvaiſe adminiſtration a favoriſé l'eſprit de nouveauté; l'intérêt du peuple en a été le prétexte, & le Palais-Royal a été le centre de la coalition.

Opprobre de mon ſiecle! au milieu de Paris, ſous les yeux d'un Prince du Sang, dans

l'enceinte de ſon Palais, dans des jardins faits pour être le marché du luxe & le rendez-vous de toutes les voluptés, ſe ſont d'abord réunis un eſſain d'hommes oiſifs, frondeurs par jalouſie, de libertius parvenus à la caducité par la débauche, une ſecte d'agioteurs par profeſſion, & ennemis de toute proſpérité publique : une vermine de capitaliſtes déſœuvrés, frondeurs par beſoin, tous prétendus eſprits forts, n'ayant d'énergie que pour calomnier la vertu & blaſphêmer la Divinité ; tous ennemis de toute autorité, cenſeurs abſurdes de toute opération politique & déterminés à la blâmer avant de la connoître. Un tribunal s'eſt élevé dans cette ſociété ſi biſarrement réunie, & les propos s'y ſont changés en maximes ; les murmures ſéditieux y ont acquis de la conſiſtance & de la force ; formant de cette enceinte, ils ont dirigé l'opinion publique, & bientôt après, nous les avons vus ſe répandre dans le Royaume & devenir l'eſprit public. Il s'eſt formé des Orateurs, l'influence s'eſt établie, & les principes de la Nation alloient ainſi s'altérant, juſqu'à ce moment, où de ce foyer impur eſt ſorti un feu ſéditieux qui a deſſéché dans le cœur François le germe de tout bien.

L'audace de ce tribunal s'eſt accrû avec ſa force ; il a formé des projets, il a fait des motions, il a prononcé des arrêts, il a eu des émiſſaires & une correſpondance dans les Provinces ; & tel a été le malheureux ſort de la Nation que cette ſemence d'inſurrection a trouvé par-tout une terre préparée à la faire fructifier.

Je n'avance rien ici que ne prouvent ces écrits divers ſur le Gouvernement, ſur les malheurs de l'ariſtocratie, ſur les droits de l'homme & les entraves injuſtes dont les embarraſſoit l'eſclavge politique; les abus des adminiſtrations favoriſoient les murmurateurs & accréditoient leurs plaintes; la raiſon ſage & modérée en deſiroit la réforme; mais la ſédition fougueuſe ſouffloit le renverſement & la ruine totale.

C'eſt dans ce moment que notre Monarque invitoit la Nation à reprendre ſon antique droit long-tems ſuſpendu, preſque oublié, & dont les profuſions de nos adminiſtrateurs ont provoqué le retour. Alors s'eſt formée cette coalition puiſſante qui a porté à l'honneur de la députation ſes membres les plus diſtingués, & avec eux tous les préjugés contre le gou-

vernement, toutes les prétentions républicaines, toute l'audace qui peut les faire prévaloir. Les intrigues & les cabales ont redoublé pour exciter le murmure des peuples, pouſſer à bout leur patience, les faire rougir de leur ſoumiſſion & leur vanter le jour dont ils voyoient l'aurore, & qu'il dépendoit d'eux de ſe procurer & de perpétuer.

Aux écrits multipliés, aux entretiens ſecrets & publics s'eſt joint l'appât de l'argent; on l'a répandu avec profuſion, & les bouches vénales du peuple ont été les échos des plaintes auprès de leurs égaux. Ceux-ci, crédules & ſouffrans, ont ouvert leur ame à l'eſpoir de la liberté & du bonheur, & ſe ſont livrés à leurs guides, ſans examiner la voie où ils entroient, & avec toute l'ardeur qu'inſpire la confiance. Le gouvernement a paru s'endormir & ſe repoſer avec trop de ſécurité ſur la pureté de ſes vues, ou s'embarraſſer lui-même par l'incertitude de ſes conſeils & le ſentiment de ſon impuiſſance contre un mal déjà ſi violent. Sa foibleſſe n'a point échappé à l'œil vigilant de nos chefs; ils en ont profité, & nous avons agi avec vigueur dans notre Aſſemblée contre ſes partiſans, tandis que le Palais-Royal tonnoit de ſon côté, &

faiſoit craindre les derniers excès d'une fureur provoquée par la réſiſtance. Le concert de nos délibérations & de ſes mouvemens, de nos ménagemens affectés pour lui & de ſes menaces, nous mettoient à même de réuſſir en tout, & dès-lors nous avons tout oſé, & le ſouffle de l'inſurrection, ſoutenue, alimentée par nos lettres, par les écrits publics, par l'abondance de l'argent qu'on répandoit à pleines mains, ont achevé la ruine du caractere françois.

Vous le ſavez, Meſſieurs, le brigandage a marché tête levée, il a confondu tous les états, toutes les conditions, tous les ſexes. L'homme titré, le noble, le ſoldat, l'artiſan, le bourgeois, le manouvrier, le brigand reconnu, le criminel retiré du cachot, la femme débauchée, les filles publiques, tout s'eſt réuni à ce noyau de corruption & de peſte politique qui qui s'étoit formée au Palais-Royal; & c'eſt de-là, qu'après les orgies les plus honteuſes, après les conſeils les plus deſtructeurs, au milieu des cris de la fureur,que cette troupe effrenée s'eſt répandue par milliers dans Paris, & l'a rempli de

tumulte & de confuſion. Le bourgeois, autrefois paiſible & tranquille, a partagé la frénéſie de ces bandits, il applaudi à ſes attentats, & en a groſſi la liſte; les troupes ont méconnu leurs chefs; vendues & perdues de vin & de débauche, elles ſe ſont unies à ces bandes meurtrieres, & ont enhardi leur humeur ſanguinaire. Les mouvemens de Paris ont ſervi de ſignal à tout le royaume, & par-tout ſe ſont répétées ces ſcenes d'horreurs & de carnage. Les matieres pour l'incendie étoient prêtes, il ne falloit qu'une étincelle pour l'allumer; notre ſouffle eſt venu l'entretenir par nos calomnies, & le mal eſt devenu ſans remede, parce que le changement de caractere en avoit tari tous les moyens.

Je ne vous trompe pas, Meſſieurs, en vous attribuant ce déluge de maux qui nous a ſubmergés. Les exécuteurs de ces calamités vous en ont fait hommage, & vous avez député vers eux pour le recevoir, & pour commander le repos après ces premiers accès. Mais loin de faire poſer les armes, vous avez voulu que le glaive reſtât toujours levé, & que les foudres de guerre ne ceſſaſſent d'être braqués contre le trône, comme pour avertir,

& celui qui y étoit assis, & ceux qui l'environnoient, que la défiance sur leurs dispositions n'avoient pas cessé, qu'on les croyoit tranquilles, parce qu'ils n'étoient pas les plus forts, & qu'en approuvant, j'ai presque dit en commandant toutes ces scenes sanguinaires, vous exécutiez ce qu'ils auroient fait à votre place. C'est ainsi que le foible se plaint de l'oppression jusqu'à ce qu'il puisse devenir oppresseur à son tour.

A qui faut-il attribuer le crime, demande Cicéron? à celui qui en fait son profit. C'est donc l'Assemblée que nous devons rendre responsable de tous nos maux. Si le trône est déchu de sa splendeur, c'est qu'elle en a usurpé l'autorité; si le peuple ne reconnoît plus de loix, c'est que l'assemblée les a abolies; si le trouble & le désordre regnent dans les provinces, c'est que l'assemblée a anéanti tous les pouvoirs & enlevé la confiance qu'on devoit aux magistrats; si le trésor public est épuisé, & si les créanciers de l'état ont à craindre une banqueroute, c'est que l'assemblée a tari, par ses arrêtés, les sources qui alimentoient la caisse nationale; si l'on pille,

ſi l'on égorge, ſi l'on brûle les hommes & les propriétés, c'eſt l'aſſemblée qui a inſpiré aux peuples la haine & la proſcription du noble & du prêtre. C'eſt l'aſſemblée qui profite de la ſuppreſſion des dixmes ; c'eſt l'aſſemblée qui doit profiter du vol fait au clergé de ſes propriétés ; c'eſt l'aſſemblée qu'il faut donc accuſer de tous nos maux, & non ceux qui en ſont les triſtes victimes.

Je ſais que, par l'adreſſe la plus inſidieuſe, on a tourné contre le gouvernement les précautions qu'il prenoit pour le maintien du bon ordre. L'inſuffiſance de la garde de Paris, trop reconnue par les ſcenes des années précédentes, le crédit croiſſant du Palais-Royal, exigeoient un ſecours proportionné au danger. Les troupes raſſemblées dévoient le donner ; elles gênoient les projets de nos chefs ; ils ont crié contre le deſpotiſme ; ils ſe ſont fait un fantôme de proſcription : ils l'ont réaliſé dans leurs écrits, & les provinces ont répondu à ces allarmes par de nouveaux accès de fureur ; ainſi le zele pour notre ſalut a paſſé pour un piége & un moyen de nous perdre ; ſur quelles preuves? Je défie qu'on en donne une fondée ; mais on ſavoit bien que la calomnie, avancée

par nous, ſeroit reçue ſans examen.
Le manque de la premiere denrée & le défaut de travail méritoient les ſoins paternels du Prince; il a ouvert des atteliers, où des milliers d'hommes trouvoient les moyens d'une ſubſiſtance facile par un travail modéré. On a vu le nombre des ouvriers s'accroître juſques à alarmer & non à laſſer la main ſecourable; on a vu ces hommes, ſoudoyé utilement pendant le jour, aller le ſoir au au Palais-Royal y recevoir le ſalaire de la nuit pour le tumulte & le déſordre qu'ils ſe chargeoient d'entretenir; cependant, c'eſt le gouvernement qu'on inculpe. Ses ſoins charitables ſont regardés comme le fruit d'un deſſein pervers; c'eſt la ruine de Paris qu'on préparoit; c'eſt un camp & des batteries qu'on vouloit aſſeoir pour foudroyer cette capitale. A quel propos auroit-on voulu faire le mal? Quoi! ces prétendus ariſtocrates auroient voulu détruire leurs maiſons, affamer leurs femmes & leurs enfants, expoſer leurs richeſſes au feu & au pillage! Quelqu'invraiſemblable que paroiſſe ce projet, on l'a prêté au gouvernement; nous l'avons accrédité, & la Nation l'a cru

ſur notre parole. La calomnie tournoit à notre avantage ; cela nous a ſuffi pour l'adopter. La crainte, un moment d'erreur ont pu entraîner le Conſeil du Roi au renvoi d'un Miniſtre utile, ſur tout dans les circonſtances ; avec quelle promptitude on s'eſt hâté de réparer la démarche imprudente ! de quelle abondance de gloire & de faveur on a couvert un moment de diſgrace ! n'importe, nous n'en avons pas moins ceſſé de crier à la tyrannie, à l'oppreſſion. En vain le Monarque dont les paroles ne pouvoient nous perſuader, s'eſt-il mis à notre diſcrétion par un abandon auquel nous n'avons pu refuſer l'enthouſiaſme de l'admiration ; ſa générofité n'a pu nous empêcher de témoigner de la défiance & d'allarmer les Provinces ; Paris n'a ceſſé de ſe tenir ſous les armes, & la France entiere n'a plus été qu'une ville de guerre qui devoit craindre à tous momens les ſurpriſes d'un ennemi redoutable.

Nous voilà donc devenus méfians, féroces, ſanguinaires ; voilà le caractere françois anéanti. La religion n'a plus de pouvoir ſur ſes Miniſtres, & nous les entendons dans

la chaire de vérité, préconiser comme martyrs les fauteurs de la licence, bénir le ciel de tous les crimes qui se commettent, & assurer, comme un fait incontestable, que tant de maux sont le fruit de la cruauté des prétendus aristocrates. Non, la ligue n'eut pas des fureurs comparables aux nôtres; les ligueurs, cependant, étoient ignorans & fanatiques, & nous nous prétendons éclairés & humains.

3°. *Que devons nous attendre?*

Que peuvent produire l'orage terrible qu'accompagnent la grêle & le feu du ciel? La guerre & les batailles d'un conquérant féroce, devant lequel marchent la terreur & la mort, les funestes effets de la peste & de la famine, lorsqu'elles étendent leurs ravages dans quelque contrée; c'est sous ces images qu'il nous faut considérer les suites de nos projets sur la France. Ce qui se passe dès l'ouverture de la scene, nous en présage le dénouement. Les relations que vous recevez chaque jour, & qui vous font trembler, ne sont encore que des essais, & le prélude de la tragédie sanglante que nous préparons.

Ne prenez pas ceci, Messieurs, comme l'effet d'un esprit timide & allarmé; je ne suis,

malheureusement, que trop fondé en raison, & vos propos me le persuadent, lorsque je vous entends, en particulier, discourir sur l'état présent des choses.

D'abord, la lenteur de nos délibérations a détendu tous les ressorts qui faisoient encore avancer la machine du gouvernement. Le peuple a eu le tems de s'appercevoir qu'il étoit sans loi, qu'il étoit le seul qui concentrât toute la force, & qu'il pouvoit se perpétuer dans l'indépendance. Il sera difficile de le remettre sous l'obéissance.

Nous avons tant répété, & si utilement pour la révolte, que la Nation gémissoit sous l'énorme fardeau des impôts, & sous le reste des entraves féodales, que le François se croit affranchi dès ce moment; cependant les dépenses que nous occasionnons rendent la dette excessive; nous la prenons pour le compte du peuple, & nous prétendons le soulager. De quel œil verra-t-il notre zèle pour les capitalistes, le salaire dont nous payons les services de ces sang-sues de la Nation, & notre attention à dégager leur bien du tribut que nous imposons à tous les autres? Nous étions assemblés pour le bien du peuple, & nous le rendons

plus miſérable, nous dépouillons le riche, & c'eſt nous qui nous parons de ſa dépouille; nous détruiſons la propriété du Clergé, & le pauvre y perd la petite portion qui lui en revenoit; c'eſt nous qu'enrichit la ſuppreſſion des dixmes. Pouvons-nous eſpérer que le peuple ne ſe déſabuſera jamais?

Le peuple eſt armé; chaque Municipalité a ſa garde, chaque bourg, chaque hameau ſe croit en droit d'avoir une Milice: nous l'avons provoquée; & les terreurs paniques que nos partiſans ont eu ſoin de répandre, & qu'ils entretiennent pour nourrir la haine de la prétendue ariſtocratie; ces terreurs, dis-je, rendent les Milices néceſſaires: mais penſons-nous qu'elles deviennent la ruine du Royaume? Quelle dépenſe pour le bourgeois de Paris déjà appauvri! Quel abandon de toutes les profeſſions occaſionne la ſervitude de la garde! Quel eſprit d'indépendance inſpire au peuple cet appareil militaire! Il le rend murmurateur, ſéditieux, prompt à ſe ſoulever & à ſe faire juſtice. Auſſi le Pariſien eſt-il méconnoiſſable: ſon humeur farouche & le peu de sûreté de la ville en éloigne l'étranger, & fait déſerter le Citoyen aiſé. Les atteliers ſont abandonnés;

les dépenſes de luxe ſont ſuſpendues, & bientôt la famine fera ſentir à ce peuple, que nous avons ſi cruellement trompé, que ce jour tant célébré; ce jour d'où il commence à compter ſa liberté; ce jour où il força ſon Roi à ſe revêtir de ſa livrée, étoit le grand jour de ſon deuil, & la ſource de la miſere où il s'eſt plongé peut-être pour jamais. Je ne prétends pas faire le prophete: car la Municipalité de Paris eſt déjà convaincue de cette triſte vérité, & gémit de l'embarras que lui donnent les prétendus libérateurs de la ville, les héros de la Baſtille, les brigands qu'elle voudroit chaſſer de ſon ſein, les déſerteurs qui y abordent de toutes les parties du Royaume, les priſonniers qu'on a ſouſtraits au glaive de la Juſtice, les ſcélérats étrangers, qui ont couru vers Paris, comme les vautours s'aſſemblent auprès du cadavre infect; le Palais-Royal, enfin, qui croit pouvoir ſe dire l'égal de l'Hôtel-de-Ville; tout leur prouve combien il eſt aiſé d'émouvoir la populace, mais qu'il eſt difficile de la conduire & de donner un terme à ſa fureur.

Les proviſions n'arrivent plus à propos, & Paris

Paris manque ſouvent de pain , malgré la récolte abondante. C'eſt une ſuite naturelle de nos ordres pour établir des gardes bourgeoiſes dans toutes les Villes. Nous avons par-là inſpiré à la France une méfiance générale : chaque province, chaque ville s'iſole. On fait tant de viſites incommodes dans les voitures , on exige tant de paſſe-ports , on a mis tant d'obſtacles pour la circulation , qu'elle eſt néceſſairement interrompue. On ne va plus , on ne commerce plus que par néceſſité : auſſi n'eſt-il pas rare de trouver dans le Royaume une ville dans l'abondance , & ſa voiſine expoſée à toutes les horreurs de la diſette. Que dis-je ? D'un hameau à l'autre , on intercepte les denrées , & nous ſemblons revenus à cet état où la force faiſoit le droit & la juſtice,

Le lien ſocial des provinces entr'elles eſt rompu : nous l'avons voulu ainſi , en prétendant les aſſujettir toutes au même droit , & enlever par nos déciſions les priviléges & les exemptions à celles qui les regardoient comme une propriété. Bientôt vous les verrez ſe ſouſtraire à l'autorité commune , & nous retracer l'image de ces anciens Royaumes que virent nos premiers

peres. Nous leur préparons un Code : & de quel droit diſpoſons-nous de leurs propriétés ? Où eſt la force pour les réduire, ſi elles ſe mocquent de nos loix prétendues ? Combien en eſt-il qui reconnoiſſent leur Roi pour leur Souverain, & nullement les Etats pour leurs Légiſlateurs ? Cependant c'eſt notre Aſſemblée que nous déclarons ſouveraine, & nous accordons, par grace, au Roi de dire ſon avis ſur nos loix, nous réſervant même le droit de paſſer outre, ſi nous le jugeons à propos. Croyez-vous que ce renverſement plaiſe à la Navarre ; que les provinces conquiſes aiment à ſe donner à vous, plutôt que d'obéir à leur Prince légitime ; que vos provinces maritimes, profitant de votre exemple dans la maniere d'ordonner les droits de la Couronne, ne veuillent pas auſſi examiner & rejetter les vôtres, ou les reſtraindre à leur gré ?

Vous avez décidé que vous pouviez, malgré l'aveu de vos Commettans, faire une conſtitution à votre fantaiſie : mais ont-ils ſouſcrit à votre uſurpation, & votre déciſion ſera-t-elle plus ſacrée pour eux, que leur volonté ne l'a été pour vous ? Voyez quel déſordre vous avez préparé.

Vous vous êtes hâtés dans vos délibérations nocturnes, de céder une foule de droits qui ne vous appartenoient pas. Rien de plus risible que cette offrande précipitée, si les suites n'en étoient pas aussi fâcheuses. Mais encore un peu de temps : votre décision a plu au peuple, qui n'en a pris que la partie qui le favorisoit : exigez qu'il remplisse l'autre, & sa résistance vous apprendra la folie de vos décrets téméraires. Je serois infini, Messieurs, si je voulois parcourir tous les maux que nous avons préparés, & que vous entrevoyez ainsi que moi. Cette esquisse que je vous en offre, doit vous suffire pour vous prouver combien il est dangereux d'innover, sur-tout en matiere de politique. Vous n'atteindrez surement pas le but de votre ambition, & vous aurez ruiné l'Etat. Il est aisé de détruire, mais non d'édifier.

Nos maux sont-ils donc sans ressource ? Je ne sais ; mais s'il en est quelqu'une, elle ne sauroit venir du principe que nous avons adopté. De long-temps le peuple, accoutumé aux loix émanées du trône, ne s'accoutumera à respecter comme tels les ordres de vos Présidens. A nous entendre, tout le Royaume se félicite de nos

travaux, & on nous lit avec emphaſe la liſte des félicitations : mais ces lettres, mandiées de la part de quelques correſpondans, n'empêchent pas l'inſurrection au mépris de vos ordres. Quelle eſt donc cette prétendue déférence ſi reſpectueuſe & ſi ſoumiſe ?

Croyez-vous qu'on ſe méprenne à ces pitoyables ruſes, cachées ſous les offres que viennent faire quelques particuliers, comme pour piquer les riches d'émulation ? Une marchande offre des diamans, & vous croyez que les Dames vont aussitôt ſe dépouiller de tous leurs bijoux ? Et pourquoi ? Pour empêcher vos capitaliſtes de perdre un revenu uſuraire. On nous demande une contribution volontaire ſur tous nos biens : & qu'importe à celui qui ne vit que de ſon travail & du fruit de ſa terre, que vous ayez jugé à propos d'engager votre honneur pour une dette qui lui eſt étrangère ? Eſt ce parce que vous avez fait incendier ſes châteaux, brûler ſes titres & mis ſa tête à prix, que le noble vous doit encore le ſacrifice d'une partie de ſa fortune ? Non, Meſſieurs, nous avons pu faire le mal ; mais nous ne ſommes pas propres à le réparer.

C'eſt le roi, c'eſt la nation elle-même, plus ſage & plus aviſée, qui peut, avec ſon prince, s'occuper de ſes maux & rétablir l'ordre. Déclarons hautement notre erreur, abjurons-en les effets, & conjurons le Prince de former au plutôt des aſſemblées provinciales auxquelles il envoie cette d.claration, qui contenoit le vœu de nos cahiers, & qui, acceptée dans le royaume, rendoit nos travaux inutiles, je ſerois garant du ſuccès. Nos compatriotes, reconnoiſſans & ſenſibles, béniroient la main ſecourable qui leur ſeroit tendue, & rentreroient dans cette ſoumiſſion qui maintient l'ordre. Bientôt les gardes bourgeoiſes ne ſeroient plus qu'un ornement pour les jours d'une joie univerſelle; le bruit, ſi alarmant, de tambour & d'armes, qui retentit ſans ceſſe à nos oreilles, feroit place à celui des atteliers de l'induſtrie. Les communications ouvertes, rétabliroient la circulation; la tranquillité de Paris lui rameneroit ſes exilés & l'étranger opulent; &, s'il n'eſt pas encore trop tard, les anciennes habitudes, & par conſéquent le caractere national, nous rendroit encore, avec la proſpérité, les droits à l'amour des nations.

*14

Puiſſe mon avis vous plaire, puiſſe-t-il au moins ſe répandre, & être connu de toute ma nation, pour lui prouver que j'ai ſenti le crime de leze-nation, dont je me ſuis rendu coupable, & que j'ai voulu le réparer.

FIN.